

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Françoise Mélonio
(séance du lundi 10 mai 2010)

Gérald Antoine : Vous avez par deux fois utilisé l'expression de « mots abstraits ». Quel sens peut-on accorder à pareille formulation ? Sont-ce les mots qui sont abstraits ? Ne sont-ce pas plutôt les choses qui peuvent être abstraites ou plus ou moins concrètes ?

*
* *

Alain Besançon : Un préjugé européen très répandu jusqu'à la dernière guerre est celui de l'infériorité culturelle des États-Unis au XIX^e siècle. Cette prétendue infirmité est du reste parfois soulignée par les Américains eux-mêmes. Elle est un argument constant des anti-démocrates allemands (Nietzsche) ou des anti-américains Français, dont le plus inénarrable est Georges Duhamel. La culture russe leur paraît beaucoup plus brillante. Or, il semble que depuis une quarantaine d'années, ce préjugé est en train de se renverser complètement. Des auteurs aujourd'hui extrêmement lus, extrêmement cités comme Emily Dickinson, Hawthorne, Melville, James ou Edith Wharton étaient pratiquement ignorés jusqu'au milieu du XX^e siècle. En philosophie Pierce, en peinture, Thomas Eakins, Winslow Homer et d'autres, qui ne devaient rien aux Impressionnistes, étaient naguère quasiment inconnus alors qu'ils sont aujourd'hui reconnus. Il faut se réjouir de ce recul de l'ignorance. Ce serait plutôt dans le domaine de la haute science théorique que l'Amérique marque un retard sur l'Europe

*
* *

Bernard d'Espagnat : Le dialogue que vous avez évoqué entre Arago et Lamartine m'inspire quelques réflexions. Je pense que Arago, lui aussi, cherchait à défendre la culture, même s'il en avait présente à l'esprit une autre forme, à savoir la culture scientifique. De fait, les scientifiques ont toujours considéré cette dernière comme une très authentique forme de culture. Et l'exemple de Voltaire et de Madame du Châtelet s'efforçant d'introduire en France la théorie newtonienne illustre bien le fait que jadis il paraissait tout naturel de considérer la science comme participant de la culture en général, sans aucune vision utilitariste particulière.

Cette façon de penser la science est restée dominante chez les scientifiques durant les XIX^e et XX^e siècles et, fort heureusement, elle est encore très présente chez, je crois, la grande majorité des scientifiques actuels. Pour être tout à fait objectif j'introduirai toutefois une nuance. Il faut bien reconnaître que même aux yeux des scientifiques les plus convaincus du caractère culturel de la science, souvent c'est, malgré tout, le fait, pour une théorie, de susciter une avancée technologique qui est ce qui lui confère, en matière de crédibilité, ce qu'on pourrait appeler "l'aura suprême".

En ce qui concerne la culture artistique en Amérique, déjà évoquée par Alain Besançon, il faut constater qu'elle existait dès le XIX^e siècle, au moins à l'état virtuel. En témoigne le fait que ce sont les Américains qui ont, pour une grande part,

découvert et mis à l'honneur les impressionnistes. Et dans le même ordre d'idées n'oublions pas combien les musées américains sont riches de toiles de toute première qualité acquises au XIX^e et au XX^e siècle par d'opulents collectionneurs mués plus tard en munificents donateurs.

*
* *

Bertrand Saint-Sernin : Votre évocation du dialogue entre Arago et Lamartine m'inspire également quelques réflexions. Deux exemples permettront d'éclairer mon propos. William Herschel, grand astronome, qui démontre, en travaillant sur les étoiles doubles, que les lois de la gravitation s'appliquent hors du système solaire, traduit, à la fin de sa vie, l'*Iliade*. Cournot, en 1832, publie de façon anonyme le *Traité d'astronomie* de Herschel et ce n'est que trente ans plus tard, à l'occasion d'une note dans un de ses livres, qu'il mentionne qu'il a été le traducteur de Herschel. Cela montre qu'au XIX^e siècle, il est impossible de savoir quelles sont les langues que connaissent les grands scientifiques. Autre illustration : Whitehead, qui connaît parfaitement le français et le latin, n'évoque nulle part ses connaissances linguistiques, mais crée des néologismes comme "concréscence" à partir du latin.

On est donc en droit de se demander si la séparation des deux cultures, littéraire et scientifique, n'est pas un phénomène relativement récent, daté sans doute du milieu du XX^e siècle. Les programmes de la Société française de philosophie montrent qu'entre 1900 et 1940, un tiers des séances sont consacrées aux sciences, mais qu'à partir de la fin des années cinquante, il devient beaucoup plus difficile d'instaurer un dialogue entre science et philosophie.

Vous avez par ailleurs insisté sur le rôle de la langue dans la démocratie. Or, les systèmes d'apprentissage de la langue et de la littérature, dans les systèmes européen et américain, sont-ils démocratiques au XIX^e siècle ? J'ai le sentiment qu'en France, le système est réglé par des instructions venant du Ministère. Jusqu'en 1900, il y avait, dans l'enseignement secondaire, répétiteurs et professeurs, les premiers devenant par la suite les adjoints d'enseignement qui ont disparu dans les années soixante-dix. Dans l'enseignement primaire, la lecture de livres du maître des années 1910-1930 révèle que l'enseignement était extrêmement directif et que la méthode d'enseignement utilisée ressemblait à l'enseignement du français langue étrangère. Ce qui s'explique par le fait que la langue française n'était la langue maternelle que d'une partie des écoliers français qui, souvent, s'exprimaient dans une langue ou un patois régionaux.

*
* *

Chantal Delsol : Comment conciliez-vous l'utilitarisme calculateur, que vous avez décrit très justement (en demandant si la sensibilité ne se perd pas dans la démocratie), avec la bien connue « douceur démocratique », soulignée à maintes reprises par Tocqueville, qui décrit pertinemment l'accroissement de la sensibilité dans le système démocratique, sensibilité qui va souvent jusqu'à la mièvrerie ?

*
* *

Jean-Claude Casanova : En vous entendant parler de la relation entre le calcul et la démocratie, je me suis demandé s'il existait une relation privilégiée du calcul et de la démocratie aux États-Unis. Laissons de côté le préjugé romantique, antimoderne, réactionnaire sur l'argent et le calcul qui traverse le XIX^e siècle français pour regarder le calcul et la rationalité individuels.

Il existe un schéma classique qui affirme que le monde protestant développe plus rapidement que le mode catholique la rationalité individuelle. Ce schéma est toutefois contredit par le fait que c'est le monde latin et catholique qui a inventé toutes les techniques concernant les créances, la comptabilité en partie double, la banque, l'assurance...

Dans la rationalité individuelle américaine, on trouve incontestablement des origines anglaises, le radicalisme anglais, l'esprit des Lumières, etc. Le livre le plus symptomatique est celui de Franklin, combinaison à la fois démocratique et calculatrice. La formule de Franklin « *Time is money* » est en effet la formule la plus explicite de calcul, formule que reprendra Keynes en écrivant que « pour comprendre le taux d'intérêt, il faut cesser de croire à l'immortalité de l'âme ».

Deux choses distinguent fondamentalement les États-Unis de la France et de l'Europe. L'une est que l'individualisation démocratique y est plus forte et plus rapide qu'ailleurs. L'individu électeur est très vite présent à tel point que l'on peut dire que les États-Unis, sous l'angle électoral, ont un siècle d'avance sur la France.

L'autre est que, dans l'histoire universelle, les États-Unis sont le seul pays dans lequel la terre était abondante et le travail rare. Les économistes parlent d'une offre élastique de terre et d'une offre rigide de travail. Or, avec une offre élastique de terre, tout l'Ancien régime disparaît avec son appropriation difficile du sol. En Europe, il faut, au XIX^e siècle, presque un siècle pour gagner une terre permettant de se nourrir par son propre travail. Aux États-Unis, on débarque et l'on trouve presque immédiatement et gratuitement une terre. Si les salaires des ouvriers construisant des bateaux sont plus élevés à Boston qu'en Angleterre, ce dont s'étonne Tocqueville, c'est tout simplement parce que le travail est plus rare de l'autre côté de l'Atlantique.

Or, si le travail est rare, l'individualisation du calcul devient beaucoup plus forte que dans les pays de type asiatique où il y a une offre élastique de travail. Sans verser dans une interprétation marxiste hors de propos, on peut dire que, dans ce cas précis, les conditions économiques ont favorisé, d'abord aux États-Unis, l'individualisation et le calcul.

*
* *

Bernard Bourgeois : Vous avez parfaitement raison de réhabiliter le XIX^e siècle français à travers ses penseurs et ses essayistes. Loin d'être uniquement poète, Lamartine lui-même fut grand. Ne fit-il pas élire Goethe à Mâcon, comme membre associé ?

Ma deuxième remarque concerne l'image de l'Amérique dont vous avez dit qu'elle était perçue à la fois comme grande et bonne. Je crois qu'on trouve cette perception même là où on n'imaginerait pas la trouver. Lorsque Marx parle du « grand homme », en référence au thème hégélien dont toutefois il se différencie, il célèbre un homme dont il écrit qu'il sut « être grand sans cesser d'être bon » ; cet homme, c'est Lincoln.

Comme on peut voir une contradiction entre l'amour de l'argent et l'amour de Dieu chez les Américains, il m'a semblé que vous interrogiez sur la sincérité et la force du sentiment religieux en Amérique. Je crois pour ma part que le sentiment de

Dieu chez les Américains est tout aussi total que leur attachement à l'argent. Sans doute est-ce là une contradiction, mais le court-circuit entre le réalisme et l'idéalisme est une caractéristique de l'Amérique. Comment, selon vous, les Américains vivent-ils ce qui, pour nous, apparaît comme une contradiction ?

*
* *

Jacques de Larosière : Je me suis demandé si, dans la première partie du XIX^e siècle, lorsque Tocqueville a écrit *La démocratie en Amérique*, les États-Unis n'étaient pas considérés comme le miroir rassurant et réussi de la Révolution française, puisqu'ils en avaient appliqué les principes majeurs dans la paix sociale. En revanche, vers la fin du XIX^e siècle, les choses ont évolué. Les États-Unis sont devenus une puissance industrielle. N'y aurait-il pas eu dans la perception des États-Unis au XIX^e siècle un certain passage de la période rassurante du miroir à la considération que les États-Unis devenaient une très grande puissance et que la suprématie de la vieille Europe risquait d'en pâtir ?

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : Comment expliquez-vous le contraste entre cette image irénique et apaisée d'un Tocqueville américanologue et celle d'un Tocqueville des journées de juin 1848, ayant toujours en poche deux pistolets chargés pour descendre son concierge auquel il reprochait ses opinions révolutionnaires et meurtrières ?

*
* *

Georges-Henri Soutou : Il m'avait semblé que Tocqueville n'était pas un enthousiaste de la démocratie, mais qu'il considérait que, dans le cas américain, cette forme nouvelle d'organisation politique et sociale pouvait fonctionner pour trois raisons : d'une part la religion, d'autre part la décentralisation, enfin la propension aux initiatives privées d'ordre associatif.

Les États-Unis ont fait l'objet d'études constantes en Europe, tout au long du XIX^e siècle. Friedrich von Gentz, l'artisan des Traités de Vienne, avait écrit quelques années plus tôt un livre sur les États-Unis, sans avoir toutefois fait la moindre observation directe. Ce livre est l'un des premiers exemples de référence au modèle américain, tel qu'il fut étudié en Europe tout au long du XIX^e siècle, sous l'angle politique, sous l'angle économique et sous celui des relations internationales.

On trouve une critique, particulièrement chez les penseurs de droite, dans la dernière moitié du XIX^e siècle. Celle-ci consiste à opérer une distinction entre le régime politique théoriquement démocratique et sa réalité qui est celle d'une oligarchie ploutocratique.

En ce qui concerne la politique extérieure, un livre d'Henri Hauser, paru en 1905, est intitulé *L'impérialisme américain*. L'auteur y évoque largement l'impérialisme territorial marqué des États-Unis avec les affaires de 1898 (Cuba, Philippines, etc.), mais il ajoute que les États-Unis sont la seule puissance à défendre ce que nous appelons aujourd'hui les droits de l'homme et à exporter leurs valeurs démocratiques. Il cite deux cas précis : le sort des juifs en Europe orientale et

balkanique et le sort des Arméniens dans l'empire ottoman. Dans les deux cas, les États-Unis ont défendu les droits de l'homme, cependant que les puissances européennes pratiquaient la Realpolitik. On a donc là, très tôt, une analyse des deux courants, le réaliste et l'idéaliste, qu'encore aujourd'hui on souligne pour tenter de caractériser la politique extérieure américaine.

*

Alain Plantey : Que diriez-vous de la démocratie en Russie ou en Chine ?

*

* *

Jean Baechler : On peut interpréter tout ce que vous avez dit en opposant deux positions, l'une aristocratique européenne, l'autre plébéienne américaine. Or, on trouve la même opposition dans l'antiquité grecque entre une position ionienne, aristocratique, athénienne, et une position doriennne, plébéienne, spartiate.

Ne serait-il pas envisageable qu'il y ait une sorte de schème mental, inévitable dans un monde démocratique, et que l'on peut facilement rapporter à la réalité, dans la mesure où le régime comporte des éléments d'origine aristocratique et des éléments démocratiques plébéiens ? Des accentuations dans un sens ou dans l'autre sont non seulement possibles, mais également légitimes.

De ce schème réel, il est possible de construire des thèmes idéologiques qui pourraient être indispensables à toute démocratie, car on ne se pose qu'en s'opposant et en s'opposant à l'intérieur de la démocratie, on reste en démocratie.

*

* *

Réponses :

À Gérard Antoine : Le goût démocratique pour les mots abstraits est en effet lié à des « choses » abstraites. Ce n'est que par une abstraction des différences d'âge, de sexe, de fortune... que les individus se perçoivent comme semblables et cette perception est facilitée par l'expansion des classes moyennes et le nivellement. Pour répondre à Mme Delsol, c'est précisément cette abstraction démocratique qui explique la « douceur démocratique ». Tocqueville rappelle que, pour Madame de Sévigné, c'était une douce distraction que d'aller voir pendre les vilains parce qu'on ne considérait pas ceux-ci comme des semblables. En revanche, en démocratie, la pitié naît de ce qu'on ressent les autres comme semblables par une abstraction des qualités particulières des individus.

À Alain Besançon : L'infériorité culturelle des Américains est en effet un préjugé du XIX^e siècle, très répandu chez les voyageurs français, et qui est conforté par le fait que les Américains eux-mêmes se reconnaissent encore culturellement dépendants de l'Angleterre et de l'Europe en général. Les élites bostoniennes, dans la première moitié du XIX^e siècle, se pensent comme des élites européennes. Le marché de la librairie dépend encore largement de l'Europe. L'idée d'une infériorité culturelle

des Américains tient au début du XIX^e siècle moins à l'état démocratique qu'à une donnée historique particulière, la jeunesse de la nation américaine.

À Bernard d'Espagnat : Le débat de 1837 entre Arago et Lamartine oppose surtout l'éducation générale (littéraire) et l'éducation professionnelle dans les sciences appliquées. Il est vrai que les sciences et les lettres ne sont pas conçues comme séparées au début du XIX^e siècle et qu'elles font partie d'une culture commune quoique les lettres passent pour plus propres à former les élites. Un médecin comme Cabanis joue un rôle considérable à l'Académie française au début du siècle. Mais le rapport sur le progrès des lettres publié en 1868 par Sylvestre de Sacy à la demande de Napoléon III signale la progressive séparation des lettres et des sciences.

À Bertrand Saint-Sernin : Dans le débat de 1837, la situation est complexe parce qu'il s'agit pour Arago de défendre le primaire supérieur sans latin. Arago se donne pour objectif le développement d'une éducation pratique dispensée par des collèges communaux face à l'éducation générale, massivement littéraire, qui est donnée aux élites dans les collèges royaux. Cette prédominance des lettres dans l'enseignement secondaire explique que les savants connaissent le latin et souvent le grec. On n'enseigne certes plus en latin à partir de la Restauration, mais le latin reste langue d'écriture. On écrit davantage en latin qu'on n'écrit en français, dans les classes.

Ces remarques ne concernent néanmoins que la toute petite élite des garçons fréquentant les Collèges royaux. En revanche, le XIX^e siècle, en tant que période de déploiement de la presse, a vu l'émergence d'une langue commune et de clichés que Flaubert n'a pas hésité à dénoncer dans le *Dictionnaire des idées reçues*.

À Bernard Bourgeois : Répondre à la question « Peut-on être à la fois attaché à l'argent et attaché à Dieu ? » demanderait d'infinis développements. Les historiens se sont beaucoup interrogés sur la nature exacte des croyances aux États-Unis, notamment sur les croyances des rédacteurs de la constitution, dont certains étaient déistes. Quoi qu'il en soit, il est très difficile de répondre dans la mesure où, d'une part, il y a pluralisme religieux dans les États-Unis du 19^{ème} siècle et, où d'autre part, les mouvements de « réveil » manifestent une prise de distance avec l'univers de l'argent.

À Jacques de Larosière : L'attitude des Européens face à la puissance américaine, évolue fortement au cours du XIX^e siècle. Au début du siècle, l'Amérique est encore considérée, comme le dit Joseph de Maistre, comme un « enfant au maillot ». En dépit de la prévision de Tocqueville sur le partage futur du monde entre russes et américains, la puissance américaine inquiète alors bien moins les Français que la puissance anglaise. Il en va tout autrement dans le dernier tiers du siècle ; les États-Unis deviennent une grande puissance impériale, rivale des puissances européennes. C'est à propos de la domination des États-Unis sur les Philippines que en 1899 Kipling publie le poème *Le fardeau de l'homme blanc* qui énonce les devoirs des puissances impérialistes.

À Emmanuel Le Roy Ladurie : Pour comprendre l'attitude apparemment contradictoire de Tocqueville, admirateur de la république américaine mais terrifié par les journées de Juin 1848, il faut rappeler que Tocqueville était parti aux États-Unis afin de montrer qu'une autre république était possible que la république

sanglante de la Terreur. Né dans une famille éprouvée par la Révolution, Tocqueville avait de nouveau en 1830 assisté au départ du carrosse du roi.. En juin 1848, Tocqueville a cru voir la Terreur recommencer et il a eu très peur, comme beaucoup d'autres, et d'autant plus peur que la révolution de février avait été consensuelle et que les journées de juin signifiaient l'échec de la république « conservatrice ».

À Alain Plantey : Parler de la démocratie en Russie et en Chine excède mes compétences. Je dirai simplement que la Russie est présentée au XIXème siècle par plusieurs auteurs (Haxthausen, par exemple) comme une démocratie serve, et donc comme la figure inversée des États-Unis.

À Jean Baechler : On pourrait assurément établir une typologie sur la base de l'opposition Ioniens / Doriens. Mais c'est plutôt à l'intérieur même de l'expérience américaine que l'on pourrait différencier ce qui reste d'aristocratie – à travers certaines grandes familles de la côte Est – et ce qu'il y a de radicalement démocratique – à travers les Jacksoniens par exemple.

*

* *